

**Un militant, toujours**  
**Mathilde Girard**

Faire aujourd'hui un état des lieux du militantisme déplace le poids considérable de nos questionnements politiques, de nos investissements passés, de nos luttes, celles que nous avons menées, et celles que nous avons manquées. C'est tout à la fois les doutes d'un parcours individuel que l'expression de vécus collectifs qui se trouvent en mouvement, pour certains toujours vifs, pour d'autres, laissant les traces d'un goût amer, de regret.

Entre une écriture *du* militant, et une écriture *sur* le militant, apparaît ce fossé qui nous sépare aussi de l'action, en même temps qu'on écrit, au moment-même.

Sur une chose déjà, on peut s'entendre - car ici vraiment, pour ce numéro, nous pourrions tenter le collectif -, à savoir sur l'évolution de la figure du militant, depuis mai 1968, avec la construction d'autres modes d'actions, en réaction à l'idéal de celui-ci, ou dans le désir de poursuivre. Mais déjà, faire ainsi la remarque que le militant traditionnel n'est plus, c'est mettre en doute chez lui, la nécessaire capacité de discontinuité, de remise en cause, de refus des limites, des assignations, toujours au travail.

Il faut relire les écrits politiques de Dionys Mascolo, pour sentir la portée constamment critique de la position du militant. Référé à une gauche de contradictions, le militant - particulièrement celui qui est revenu du communisme -, cherchera toujours à refuser ce qui a été convenu, intimement ou collectivement, il ne tiendra pas davantage devant l'autorité des inégalités que devant celle d'une théorie, d'une idéologie, même si elle se reconnaît de gauche. Il est, sans concession, révolutionnaire.

Si le militant naît d'une conception du politique comme creuset des hétérogénéités, des contradictions, des inégalités, il est bien, en part, défini dans son rapport à la domination, de la distance qu'il peut prendre avec celle-ci.

Ce sera sans doute ce que soulèvera notre proposition autour de ce dossier, qui ne prétend pas couvrir l'ensemble des luttes, d'une diversité des parcours que peut suivre le militant, du témoignage vivant apporté par F. Wuytack, à des expressions littéraires de partis pris, telles qu'elles apparaissent dans l'œuvre de P. Nizan, différemment chez P. Roth, ou dans les constats autobiographiques de D. Bensaïd. Au delà, c'est la portée du militantisme comme époque qui sera observée, ce qui reste du militant des origines, et ce en quoi il y a toujours lieu de trancher avec ce modèle, pour ne jamais perdre de vue un possible passage vers les marges que requiert toute action. Le militant aurait en somme une tâche de déconstruction permanente à effectuer : il peut être le héros d'un jour, mais ne saurait glisser du côté du mythe. Il est celui qui élabore les conditions du renouvellement en politique.

Au militantisme communiste, qui s'impose encore ici comme référence pour penser les termes d'une apparition politique du militant, ou à celui issu du mouvement de mai 1968, deux archétypes sur lesquels nous reviendrons, succéderait aujourd'hui quelque chose d'une militance, reflet fragile d'un état de la politique partagée dans la multiplicité des luttes, ou dans l'illusion du rassemblement unitaire contre le capitalisme mondial. On entend parler d'un côté de "manque de foi" du militant, et de l'autre, de "retour du religieux" ; au militant politique a succédé une forme de militant traditionaliste, religieux, le kamikaze, qui ouvre les vannes du discrédit commun accordé à la violence.

Le rapport essentiel du militant à la politique est troublé ; c'est la difficulté d'une militance qui s'exerce dans l'inertie d'un consensus, son évidence. La lutte contre le capitalisme mondial rassemble, nécessairement, en contrepoids de celle contre le terrorisme, au point que les uns et les autres se rejoignent, mondialement, par d'incommensurables relations. Il y aurait lieu ainsi, sans se tenir à l'écart, de procéder par discernement des discours, sur un mode qui saurait être militant, afin de ramener les enjeux du politique, comme partage des inégalités, sur la scène publique. Relever les forces en présence, quitte parfois à relire leurs rapports en termes de lutte des classes, pour répondre aux sempiternels discours sur les communautarismes ou l'intégration.

Devancer, donc, par l'analyse et par l'action, ce qui peut être nommé comme consensus mou, au sens que, tout en maniant des enjeux politiques et économiques considérables, mondiaux, les débats semblent néanmoins perdre en virulence politique, se concentrent et se congratulent en "observatoires".

Questionner la portée des grands rassemblements unitaires altermondialistes, les actions associatives, la militance de parti, au regard de l'influence d'actions directes, symboliques, comme celles des Faucheurs

volontaires, ou celles du Black Block, dont nous verrons comme elles s'imposent, désormais, lors des manifestations, comme rappel d'une violence propre au politique.

A l'unité entretenue d'une militance rassembleuse, d'occasion, qui semble nourrir une figure dépassée du militant, répond la création alors brutale, d'un "partage du sensible" qu'il s'agit parfois d'arracher au réel, tant ses conditions de représentation sont devenues minces. Car il n'y a pas moins d'injustices ni d'inégalités à combattre, des luttes sont toujours à l'œuvre, mais c'est encore la possibilité d'une discontinuité politique qui est en défaut, dans cette expression, ou de l'unitaire consenti, ou du multiple muet, qui ne peut se faire entendre que par violence, souvent dans l'incompréhension.

Ce qui s'observe aussi, en revers d'un état du politique qui empêche l'élaboration d'un espace de contestation, c'est précisément l'éclatement du politique, du social, et du culturel, tant dans la confusion avec le religieux, que dans une entente par défaut sur l'événement lui-même. Une militance des limites se traduit ainsi dans de multiples moments d'apparition, des surgissements presque carnavalesques, des Free Party aux Flash Mob, en passant par l'investissement des logements inoccupés, la déferlante des squats, et l'ensemble des décisions de désobéissance civile, qui seront ici développées dans leur diversité, leurs contradictions, aussi. L'alternative militante passant alors tout à fait du côté de l'illégalité.

En somme, à côté d'une réflexion sur les fonctions du militant quant au politique, sur sa vocation de discernement et d'analyse critique des rapports des individus au pouvoir, c'est la question de la désignation-même du militant qui est en cause, là où il se nomme par excès, dans le mirage rassembleur du consensus, et là où il refuse de s'identifier, comme dans la recherche, encore, d'un nom que sa lutte contre un oppresseur aveugle et sourd, pourrait porter.

Mais alors, il ne s'agira pas pour autant de laisser méconnus ces nouveaux acteurs de la scène politique, et nous leur ferons ici une place, afin que, tout en travaillant le militantisme sur ses présupposés, le délogeant de ses acquis, nous n'en reconnaissons pas moins en eux, la nécessaire présence parmi nous, d'un militant, quel qu'il soit, vigilant, toujours intempestif, en devenir.

“*La révolution est derrière nous* : objet déjà de consommation et parfois de jouissance. Mais ce qui est devant nous et qui sera terrible, n'a pas encore de nom.” [1]

1 - Maurice Blanchot, "Sur le mouvement", décembre 1968, in *Lignes* n°33, Avec *Dionys Mascolo*, mars 1998, éd. Hazan.